

aimer la vie, l'homme et Dieu, deviennent successivement l'objet de notre pitié et de notre piété : ces défunts que nous pleurons dans la tombe, ce sont les malades auxquels nous avons prodigué notre tendresse et nos soins. Entre les deux dévotions le parallélisme semble donc parfait.

Ne fût-ce pourtant qu'au point de vue du temps, le culte des malades précède le culte des morts. Pour être dans la vérité, il faut ajouter qu'il le précède à tous les points de vue et qu'il a sur lui une prépondérance universelle : de ces deux modes de dévotion ou d'apostolat, le second ne se comprend bien que par le premier. Supprimer le culte des malades, du même coup vous supprimez le culte des morts dont on ne voit plus ni l'objet, ni la raison d'être. A l'avantage du premier il reste encore cet important détail, que nous pouvons beaucoup plus pour nos malades que pour nos morts : c'est là un bonheur dont il convient de remercier Dieu ; car, plus que les défunts, les moribonds ont besoin de prières, de secours et d'espérance.

Des absents que nous pleurons, le sort est fixé ! Ils sont entrés dans leur destinée et, comme ils l'ont voulu, les voilà à jamais sauvés ou damnés. La ruine du damné est irréparable, aucune puissance de la terre ou du ciel ne peut plus rien pour lui ; par son impénitence finale, soupçonnée ou non de ceux qui lui survivent, le malheureux s'est précipité dans le royaume fermé de la haine, de la souffrance et du désespoir. Nos défunts figurent-ils dans l'armée des élus ? Leur bonheur, pour beaucoup peut-être se trouve remis à une date plus ou moins lointaine ; son échéance n'en est pas moins absolument assurée. Il n'y a plus pour les âmes du purgatoire qu'une question de temps et, toute terrible, pénétrante et longue que soit l'expiation, l'espérance vivifie ces saintes âmes et les rend héroïquement résignées aux peines physiques ou morales dans lesquelles elles opèrent leur purification.

Les malades n'en sont point là. Pour eux rien n'est fixé ; leur avenir reste un troublant problème ; ils peuvent tomber à droite, ils peuvent tomber à gauche ; ils peuvent arriver à la gloire, ils peuvent descendre dans la suprême ignominie. Jusqu'à la dernière minute on a le droit de trembler et le devoir de prier. Et jamais pauvres, surtout à notre époque, n'eurent plus besoin d'aumônes. Car, sans violer le secret des âmes et